

Éric
Reinhardt

Le système
Victoria

ÉRIC REINHARDT

ROMAN
Stock

Éric Reinhardt

Le système Victoria

roman

Stock

DU MÊME AUTEUR

Demi-sommeil, roman, Actes Sud, 1998 ; « Points Seuil » P2444

Le moral des ménages, roman, Stock, 2002 ; Le Livre de Poche n° 15544

Existence, roman, Stock, 2004 ; Le Livre de Poche n° 30600

Cendrillon, roman, Stock, 2007 ; Le Livre de Poche n° 31075

À Marion

J'ai préparé pendant trois heures la première phrase que j'ai osé lui dire : Victoria n'est pas une femme qu'un inconnu peut aborder sans qu'elle se sente insultée. L'amorce serait cruciale : j'aurais que cette seule phrase, et un unique regard, pour obtenir qu'elle me pardonne, et qu'elle s'immobilise.

Je venais d'acheter une peluche si imposante que sa longue queue incurvée dépassait du sac en plastique où la caissière l'avait glissée – cet appendice pouvait suggérer l'idée que je transportais un point d'interrogation en fourrure synthétique. Je regrettais de ne pas m'être informé du nom de l'animal (car Vivienne allait sans doute s'en enquérir : « Qu'est-ce que c'est ? Regarde sa queue comme elle est grosse ! Et ses jolies moustaches ! Touche ! »), mais je n'avais pas eu la présence d'esprit d'interroger la vendeuse. J'ai emprunté l'escalator pour descendre au niveau zéro et rejoindre le parking où j'avais laissé ma voiture. Vivienne est la plus jeune de mes deux filles ; on devait fêter ce soir-là l'anniversaire de ses cinq ans.

Quel est le nom de l'animal que je transporte ?

Ce n'est ni un castor, ni une marmotte, ni une belette, ni un raton laveur, mais quelque chose d'apparenté dont on peut supposer qu'il vit sur la terre ferme sans avoir renoncé au plaisir de se baigner. S'endort-il dans les entrailles du sol, comme la taupe, ou enfoui dans des broussailles comme le lapin, ou agrippé à une branche d'arbre, comme l'écureuil ?

J'entrouvre le sac plastique pour vérifier si les pattes de l'animal sont palmées ou griffues. L'escalator m'a déposé au niveau zéro, je m'engage dans l'allée principale quand une silhouette attire mon attention. Elle est de dos devant une boutique de vêtements et examine des articles exposés dans la vitrine. Cette femme me plaît, l'atmosphère qui en émane, l'austérité de ses vêtements, son port de tête et la manière dont elle se tient. Un rayonnement de reine. Je m'arrête et la regarde. Une autorité. Il y avait longtemps que je n'avais pas éprouvé une telle attirance pour une femme croisée par hasard. Elle se déplace le long de la vitrine et s'immobilise à nouveau. Prospérité et élégance. J'ai le sentiment qu'elle s'attarde par moments dans le reflet de son visage. Cheveux massifs, ondulés. Corpulente, une poitrine volumineuse. Je la vois qui s'interroge du regard. Elle doit avoir à peu près ma taille, un peu plus d'un mètre quatre-vingts. Elle consulte une fois de plus son bracelet-montre. Elle examine avec une minutie indifférente, c'est tout du moins ce que suggère son attitude, alternativement irritée et rêveuse, une robe du soir minimaliste installée sur un mannequin décapité. Aurait-elle un rendez-vous ?

Elle m'a appris beaucoup plus tard la réalité de sa situation et les raisons pour lesquelles elle errait ce jour-là aux abords de cette boutique de vêtements.

Ses mollets me plaisent, arrondis, affirmés, tendus par les petits talons de ses chaussures. Ils érotisent sa présence ; les regarder me donne envie de faire l'amour avec elle.

Elle s'éloigne de la vitrine en téléphonant. Elle écoute davantage qu'elle ne parle. Aucun indice ne me permet de décider s'il s'agit d'une conversation professionnelle, si les phrases qu'elle entend l'

sont pénibles ou agréables, si la personne avec laquelle il semblerait qu'elle s'entretienne est un homme ou une femme. Peut-être consulte-t-elle sa boîte vocale. Je la vois, pensive et absorbée, qui dérive avec lenteur dans ma direction – et au moment où nous allons nous percuter elle pose sur moi un regard vif où en réponse à mon visage, à mes yeux, à l'intérêt que manifeste pour sa personne cette fixité admirative, je détecte un éclair de surprise et de discrète approbation. Je me retourne en espérant qu'elle se retournera également, et qu'elle aura un sourire sur les lèvres. Mais je la vois qui continue de dériver silencieusement, poussée sur le carrelage par la tension d'une concentration qui lui donne l'air décisive.

Je me suis demandé ce que j'allais faire. Je trouvais bouleversant de provoquer chez une femme que j'avais moi-même remarquée quelques minutes plus tôt une expression de connivence aussi indiscutable. J'avais senti une réaction instantanée à ma présence, et j'avais vu se former dans ses yeux comme un sursaut de stupeur ou de reconnaissance ; exactement comme si cette femme, m'ayant croisé la veille lors d'une réunion, s'étonnait d'avoir le plaisir de me revoir aussi vite, par hasard dans un espace public. Mais comme j'étais certain de lui être inconnu j'en déduisais qu'elle m'avait reconnu comme conforme à ses goûts, et peut-être même à quelques-unes de ses inclinations les plus secrètes. Aurais-je suivi cette inconnue si son visage n'avait pas produit à mon contact, presque à son insu, cet éclair d'approbation ? Il fut un temps où je n'hésitais pas à aborder dans la rue les femmes qui me plaisaient, mais j'en avais perdu l'habitude depuis déjà un si grand nombre d'années qu'il me paraissait inconcevable de m'y remettre en ces circonstances, autrement dit avec une femme hors de portée dont je supposais que par principe elle n'admettrait pas de se laisser importuner par un inconnu. Alors quoi ? Que s'est-il passé ? Pour quelle raison ai-je décidé de la suivre ? Un ailleurs s'était laissé entrevoir. J'avais vu sa vie refléter la mienne. Cet éclair m'avait transmis la sensation d'un long voyage à deux dans nos intimités mêlées. Il n'est rien de plus troublant que d'entrevoir dans un regard qui s'étonne, un paysage intérieur.

Je l'ai suivie dans un café où j'ai passé une heure à l'observer. Elle s'était déchaussée, je la voyais de dos et de trois quarts arrière, le journal et les deux livres qu'elle possédait supposaient la maîtrise des langues anglaise, française et allemande.

Je contemplais ses pieds que je trouvais magnifiques, elle ne cessait de feuilleter ses deux livres et de déployer sur la table le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. Quelle phrase pourrais-je lui dire ? Elle me semblait nerveuse et impatiente, ses regards surveillaient la galerie marchande par les vitres, je redoutais qu'une tierce personne ne vienne anéantir l'intimité de ce huis clos ; un homme allait surgir auquel elle ferait signe avec sa main, et il viendrait s'asseoir à côté d'elle en s'excusant de son retard.

Ses sandales étaient couchées sur le flanc qu'elle essayait de redresser à l'aide de ses orteils. Elle était accaparée par des affaires lointaines et certainement considérables, inconsciente d'être devenue l'objet d'une attention aussi anxieuse, elle rédigeait des sms. J'ai enfoui une main dans la poche de mon pantalon et je me suis caressé. Elle m'offrait son profil quand elle tournait la tête pour surveiller la galerie marchande par les vitres.

J'aimais la robe qu'elle portait, à manches longues, coupée dans une mousseline si aérienne que le climatiseur en faisait frétiller les pourtours. J'aimais la douceur avec laquelle ses doigts se suspendaient, comme assoupis, toutes les fois qu'une rêverie l'immobilisait. Il m'aurait plu d'avoir vu son visage un peu plus d'un instant et d'en avoir enregistré une réalité plus tangible que cet éclair inoubliable que j'avais recueilli. Chevilles, orteils, poignets, doigts, ongles, menton ou chevelure, je me suis familiarisé avec son corps par petits morceaux avant même de savoir qui elle était, de l'avoir vue sourire et d'entendre la texture de sa voix ; j'aurais pu, après cette heure passée à la scruté

reconnaître son index entre mille, ou les lobes de ses oreilles, mais sans connaître la vie de son visage, ses expressions et sa routine. J'espérais pouvoir me dire un jour, et le lui dire en souriant, que j'aurais toujours sur elle une heure d'avance.

Elle s'est levée brusquement, décidée à partir, réunissant ses affaires. Elle m'a ensuite entraîné dans une errance interminable.

J'avais fait savoir à mes collaborateurs que je devais partir plus tôt que d'habitude, mais qu'ils pourraient me joindre en cas d'urgence. Comme mon métier consiste à solutionner les problèmes à l'instant même où ils surgissent, et qu'un chantier génère à tout moment des complications que personne n'avait prévues, l'urgence est devenue l'humeur habituelle de mes journées – j'éprouve un temps qui passe comme le compte à rebours d'une prolifération de bombes à retardement qu'il ne revient de désamorcer. Je n'osais pas consulter mon BlackBerry, sur silencieux et dans ma poche depuis une heure, car je savais que conflits à arbitrer, questions à démêler, collègues à secourir ou obstacles à supprimer devaient s'y être accumulés. Mon assistante était la seule à qui j'avais confié qu'on allait fêter ce soir-là l'anniversaire de Vivienne, et qu'il fallait que je trouve en catastrophe quelque chose de spectaculaire à lui offrir. « Pourquoi spectaculaire ? m'avait-elle demandé. – Mais tu peux me contacter, avais-je enchaîné, n'hésite pas, balance-moi tous les appels que tu veux. – Réponds-moi à ma question, pourquoi spectaculaire ? – Je ne sais pas, comme ça, pour compenser... Tu sais, en ce moment, je suis assez peu présent à la maison... – En ce moment ? m'avait coupé Caroline. Depuis des mois tu veux dire ! Je suis certaine que tes deux filles elles n'ont plus vu ton visage depuis des mois ! – Depuis des mois, exactement. – Et quand elles voient ton visage, il est tellement méconnaissable, à cause de la fatigue, qu'elles doivent te prendre pour un type de chez Darty, réparateur du lave-linge ! – C'est tout à fait ça, un mec de chez Darty, et c'est pourquoi ce soir j'arriverai à la maison à l'heure où il est d'usage que les familles se mettent à table pour partager le bonheur d'un repas, et que j'aurai avec moi un cadeau spectaculaire... – Alors échappe-toi, et passe une belle soirée... J'essaierai de ne pas laisser un trop grand nombre de messages sur ton BB... et de ne pas faire obstacle à tous ceux qui seraient tentés de te gâcher la soirée... », puis elle avait conclu par « N'oublie pas, tes filles n'ont pas besoin que tu leur fasses des cadeaux spectaculaires pour savoir que tu les aimes... », et j'avais regardé Caroline avec tendresse, « Merci, c'est adorable, bonne soirée à toi aussi... », et je lui avais expédié, par la porte du bureau, un baiser aérien.

Aurais-je l'audace d'adresser la parole à une femme si distinguée ? J'attendais qu'il se présente une opportunité qui m'autorise à l'aborder sans lui manquer d'égards, « Pardon, madame, excusez-moi, vous avez fait tomber votre foulard. – Ah, tiens, merci beaucoup. – Je vous en prie. – Vraiment, merci, j'y tiens beaucoup. – Vous avez raison, il est très beau ». Il faudrait qu'elle puisse se disculper d'accueillir sans s'esquiver la première phrase que je pourrais lui dire, puis de répondre à la curiosité que les suivantes allaient sans doute manifester. « Votre foulard, tous ces chevaux, vous les aimez ? J'ai voulu dire, vous aimez les chevaux, vous pratiquez l'équitation ? » Il faudrait que je lui offre, si possible, je le savais, de sauver les apparences, à ses propres yeux comme aux miens.

Mais elle n'a fait tomber aucun foulard.

Le plus contrariant est qu'elle se soit dirigée vers la salle de bowling située à l'extrémité de la galerie marchande, où je l'ai vue se procurer une paire de chaussures et se préparer à jouer. Je me suis présenté à mon tour au comptoir (où avec des arguments de sportif superstitieux je suis parvenu à dissuader l'hôtesse de m'attribuer la piste voisine de la sienne, la treizième, et de m'inscrire plutôt sur la numéro 8) avant de m'asseoir sur un siège en plastique orange d'où j'ai pu voir mon inconnu lancer ses premières boules. Combien de temps me faudrait-il patienter avant de pouvoir lui parler

Allais-je l'aborder dans la salle, ou serait-il souhaitable d'être de retour dans la galerie marchande ? s'en était fallu de peu que j'abandonne ma filature au moment de déposer mes chaussures sur le comptoir de location, il s'en est fallu de peu, en cet instant de questionnement, que je rejoigne la sortie d'un pas rapide et repentant. Allais-je rater l'anniversaire de Vivienne pour la raison qu'une femme inconnue avait répondu à mon regard par un éclair de connivence ? Malgré des signaux d'alerte qui retentissaient dans mes pensées, je me trouvais dans l'incapacité de sortir de l'enchantement où la vision de cette femme m'avait précipité.

Je réfléchissais à la phrase que je pourrais lui dire.

« Madame, pardonnez-moi, il n'est pas dans mes habitudes, croyez-moi, d'aborder des personnes inconnues... »

« Madame. Si je vous avouais que je suis en train de sacrifier le cinquième anniversaire de ma fille, vous auriez pour ma démarche l'indulgence qu'elle mérite... »

« Excusez-moi... madame... vous allez certainement me repousser... mais je voulais vous dire... »

Quelle heure pouvait-il être ? Je n'osais plus consulter ma montre depuis déjà un certain temps.

J'avais conscience de m'être mis dans une situation qu'aucun examen rationnel ne pouvait justifier. Les circonstances m'avaient attiré dans une zone d'éblouissement où je me sentais au plus près d'une certaine vérité intérieure (que j'essaierai de définir un peu plus tard) mais pour autant il n'était pas contestable que je me comportais d'une manière aberrante. Perdre deux heures à se laisser abuser par les illusions d'un regard ne pouvait être que pitoyable, surtout pour s'entendre dire à la fin : « Vous êtes gentil... vraiment... je suis touchée... vos compliments sont agréables à entendre mais vous ne savez... désolée de devoir vous décevoir... je suis mariée et mère de deux enfants... au revoir. Bonne soirée... », dans le meilleur des cas. Faire l'amour avec une femme dont on s'est laissé subjugué par le physique justifie-t-il de devenir l'esclave de l'électrisation un peu naïve que ce désamour peut entraîner, en d'autres termes aurais-je suivi cette femme pendant trois heures si l'enjeu n'avait été que sexuel ? J'avais fini par me persuader que quelque chose de crucial m'attendait – cette sensation m'illuminait de l'intérieur avec l'intensité d'une intuition incandescente. Un événement s'était produit dans ses yeux – comme une phrase instantanée : avec un ton, une saveur, des couleurs, une texture, une inflexion et une orientation – qui avait commencé à me laisser entrevoir un univers. J'aurais pu sans difficulté renoncer à ce corps, à cette présence, au désir de faire l'amour avec cette femme et d'embrasser ses lèvres, il m'aurait suffi de me lever et de m'orienter vers la sortie, mais non seulement je refusais de renoncer à cet ailleurs qui avait scintillé dans ses yeux, mais j'avais peur de regretter plus tard cette décision et de me dire pendant des années que cette rencontre aurait changé ma vie (je suis du genre à avoir des regrets qui durent des décennies).

Les joueurs qui m'entouraient lançaient leurs boules comme autant d'illustrations d'une humeur ou d'un état d'esprit particulier, grâce, peur, plaisir, orgueil, humour ou nonchalance (notamment, sur la piste voisine de la mienne, une jeune fille avec des gestes si peu adroits qu'ils en étaient maniérés presque artistiques : cette singularité était très séduisante), et je me demandais quelle allégorie mon inconnue allait bien pouvoir incarner. C'est alors qu'elle s'est mise à jouer – avec une aisance étonnante. Aucune de ses boules n'avait l'air de rouler, je les voyais se déplacer dans un silence comme une immobilité de phénomène méditatif, et c'est seulement leur impact sur les quilles, ou l'impact d'une violence imparable, qui procurait le sentiment qu'il n'était pas possible d'aller plus droit, ni d'avancer plus vite, ni d'être aussi dévastateur : c'est au moment où la boule disloquait la cible, et non pendant le temps où elle revêtait l'apparence d'un mystérieux sous-entendu, que

révélaient la violence qui animait cette femme au moment où la sphère noire quittait sa main. C'était absolument incroyable ; je caressais du bout des doigts la fraîcheur d'une balustrade métallique et admirant ce qui s'imposait comme les allégories simultanées de l'orgasme, du coup de foudre, du déchaînement passionnel et de la domination.

Elle est revenue vers le siège où elle avait posé ses affaires. Je la voyais presque de face, son visage avait rougi, son regard dur perçait le sol, elle s'essuyait les mains avec une serviette en papier. Je sentais que la violence l'avait lavée de la colère qui l'habitait ; elle s'était faite déflagration, lumière, vengeance et ironie.

Mais qu'est-ce qu'elle faisait là, une femme comme elle, habillée comme une avocate, dans un bowling, au milieu d'adolescents qui s'amusaient ?

J'ai osé regarder l'heure à ma montre : il était vingt-et-une heures trente. J'ai consulté mon BlackBerry : j'y ai trouvé vingt-six appels en absence, dix-huit messages vocaux et près de soixante mails. J'ai été étonné que ma femme ne m'ait laissé que deux messages, le premier peu après mon départ du chantier et le second au moment où nous étions censés nous mettre à table.

J'ai dû attendre une heure supplémentaire avant de pouvoir lui parler. Qu'est-ce que j'ai fait pendant cet intervalle de temps ? J'ai regardé mon inconnue lancer des boules et dévaster des édifices de quilles. Je sautillais sur place pour me réchauffer – je trouvais qu'il faisait frais dans cette salle. J'ai renoncé à aller boire un verre à la buvette située un peu plus loin car j'aurais suivi le spectacle qu'elle m'offrait dans de moins bonnes conditions qu'à l'emplacement que j'occupais. Une petite fille s'est assise près de moi et j'ai fini par téléphoner à Sylvie pour expliquer mon absence et embrasser Vivienne et Salomé.

J'ai appuyé sur la touche 1 de mon BlackBerry. La touche 1 compose le numéro de la maison et la touche 6 celui du portable de Sylvie. C'est d'ailleurs elle qui a fini par décrocher.

« C'est moi, lui ai-je dit.

– Ah, bonsoir, attends une seconde. »

J'entendais mes deux filles qui se disputaient. Sylvie les a réconciliées en s'adressant à l'une et à l'autre d'une voix calme et posée.

« Oui, ouf, ça y est ! m'a-t-elle dit en reprenant le téléphone. Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi n'es pas là ?

– J'ai été retenu sur la tour.

– J'ai appelé sur le chantier à dix-huit heures trente. Caroline m'a dit que tu étais parti pour acheter un cadeau à Vivienne.

– Je ne l'ai pas revue. Je n'ai même pas écouté les deux messages que tu m'as laissés.

– Je voulais voir si on dînait sans toi. On avait faim et Vivienne s'impatientait.

– Et ça s'est bien passé ? Elles m'ont l'air un peu excitées... elles se disputent ?

– Ça s'est très bien passé, elles ont été mignonnes, qu'est-ce qu'elle nous a fait rire Salomé ! Quel phénomène celle-là quand elle s'y met, qu'est-ce qu'elle est drôle !

– Tu m'as l'air de très bonne humeur en tout cas.

– Je suis pompette.

– Tu as bu quoi ?

– Quand elle s’est mise à imiter sa sœur qui se maquille avant d’aller danser ! Même Vivienne était pliée de rire... et Frédéric n’en pouvait plus !

– Frédéric ? Attends, les Deneuve étaient là ? Putain, c’est incompréhensible, *ils étaient au dîner d’anniversaire de Vivienne ?*

– Je te l’ai dit hier soir, David.

– Comment ça ? Tu m’as dit hier soir que les Deneuve venaient dîner, que Frédéric serait là, l’anniversaire de Vivienne ? Putain...

– Je t’ai dit hier soir j’ai invité les Deneuve et leur fille à dîner. C’est Vivienne qui voulait que Carla soit là pour son anniversaire. J’ai proposé à ses parents de venir avec leur fille, je t’ai dit hier soir que cette idée m’était venue et que les Deneuve m’avaient dit oui. De toute manière qu’est-ce que ça aurait changé à ton problème sur le chantier que tu te sois souvenu que les Deneuve venaient dîner ?

– Vous avez dû vraiment vous amuser. Ils n’ont rien dit ?

– Sur quoi ?

– Que j’annule ma présence.

– Tu n’as pas annulé ta présence. On t’a attendu et tu n’es pas venu. *Nuance.*

– D’accord, que je ne vienne pas. Ils n’ont rien dit que je ne vienne pas ?

– Qu’est-ce que tu veux qu’ils disent ? On t’a attendu, on a essayé de te joindre, personne ne répondait.

– Et Vivienne ?

– Quoi Vivienne ?

– Elle n’a rien dit ? Elle n’a rien dit que ce dîner d’anniversaire se fasse sans moi, sans mon cadeau ? Elle n’a rien dit, elle ne m’a pas réclamé ?

– Tu aurais voulu qu’elle te réclame, qu’elle se mette à pleurer ?

– Mais pas du tout. Je demande juste si tout s’est bien passé, si elle était contente de sa soirée d’anniversaire.

– Eh bien je te réponds, tout s’est très bien passé, Vivienne était contente de sa soirée d’anniversaire, et Salomé également, et les Deneuve aussi.

– Elles se disputaient ? J’ai entendu, tout à l’heure, leurs cris, je les ai entendues qui criaient, elles se disputaient ?

– Leur journée a été longue, demain elles ont école, Carla s’est endormie sur le canapé, j’ai demandé à Vivienne qu’elle aille se mettre au lit.

– J’aimerais lui dire bonsoir.

– Attends, elle est dans la cuisine avec Christine. Vivienne, c’est papa, il voudrait te dire un mot. Tu ne veux pas lui parler ? Juste un mot, un bisou, lui dire bonne nuit et à demain... Non ? Tu ne veux pas ? Tu es sûre ? » Puis : « Elle ne veut pas, elle est cuite, je vais aller la mettre au lit. Vivienne quand même, c’est papa, tu lui fais un gros bisou volant ? Tu lui envoies un gros bisou sur un tapis volant ? Tu lui dis que tu l’aimes ? Elle fait oui, elle dit oui, elle t’aime et elle t’envoie de gros bisous sur un tapis volant. Je l’ai là devant moi et elle t’envoie d’énormes bisous mouillés.

– Dis-lui que je l’embrasse et que je l’aime.

– Il t’embrasse. Papa t’embrasse. Il me dit de te dire qu’il t’embrasse et qu’il t’aime.

– Énormément. Dis-lui que je l’aime énormément... énormément et plus que ça...

– David, qu’est-ce que tu as ?

– Vous vous en foutez en fait, ça vous est égal.

– De quoi ? Qu’est-ce qui nous est égal ?

– Que je sois là ou pas.

– Mais David qu’est-ce que tu racontes, qu’est-ce que tu nous fais, c’est quoi ce nouveau délire ?

– C’est à peine si vous vous rendez compte de mon absence. Je me disais quelle catastrophe, raté cette soirée-là, l’anniversaire de Vivienne ! Et qu’est-ce qui se passe en réalité ? On s’aperçoit à peine de mon absence. On vérifie par téléphone qu’effectivement David ne viendra pas et on passe à autre chose. C’est-à-dire qu’on passe à table.

– Tu rentres à quelle heure ? Tu en as pour longtemps sur la tour ?

– Je ne sais pas à quelle heure je rentre.

– Tu voudrais qu’on te pleure, qu’on arrête de vivre ? Tu n’es jamais là, il faut bien qu’on s’organise pour supporter tes absences ! Pourquoi tu ne rentres pas pour border tes deux filles ?

– Je ne peux pas. Je ne peux pas m’engager. Je ne sais pas à quelle heure je vais pouvoir rentrer.

– Alors tant pis pour toi. Je vais devoir raccrocher, Vivienne m’attend, on raccroche ?

– Si tu veux. Raccrochons.

– Je raccroche. Je t’embrasse. Je vais coucher Vivienne.

– Je t’embrasse. Embrasse les Deneuve pour moi. »

J’ai raccroché. J’ai rangé mon BlackBerry dans la poche de ma veste.

Je voyais mon inconnue qui reprenait son souffle courbée en avant. Elle a rassemblé ses affaires et s’est mise à marcher vers la sortie.

Nous étions dans la file d’attente pour récupérer nos chaussures. Avaient pris place derrière moi trois Américaines qui parlaient bruyamment, elles propulsaient des apostrophes à haut niveau sonore vers un groupe d’hommes qui patientaient dans la queue quelques mètres en amont. Mon inconnue s’est retournée, visiblement indisposée, et son regard est tombé sur le mien. Elle est restée en arrêt un instant, stupéfaite de me trouver derrière elle, puis un sourire est apparu sur ses lèvres pour dissiper son trouble qui nous avait saisis l’un et l’autre. Ce sourire indiquait qu’elle se souvenait de m’avoir croisé dans la galerie marchande.

Elle ne s’est pas remise dans la position qu’elle occupait avant de pivoter vers les cris. Son corps s’est disposé légèrement de profil, orienté à demi vers le mien, comme si, par mon regard sur son visage et surtout par la conscience qu’elle en avait (à défaut de pouvoir y répondre sans faire preuve d’une audace dont elle aurait peut-être un jour à se justifier), elle désirait perpétuer l’émotion d’une liaison entre nous, aussi ténue fût-elle. Il me semblait qu’elle prenait plaisir à s’offrir à mes yeux et à se savoir regardée, elle avait la délicatesse de ne pas me faire sentir que j’enfreignais la bienséance la plus élémentaire (il aurait suffi, pour me le signifier, qu’elle me regarde ne serait-ce qu’une seule fois) quand je me mettais à la dévisager fixement.

Nous progressions vers le comptoir. Mon cœur battait dans ma poitrine avec un affolement qui me coupait les jambes.

Une vieille dame aux cheveux gris qui attendait devant nous souhaitait parler aux trois Américains sans avoir à hurler : elle a alors offert à mon inconnue de permuter leurs places, ce que celle-ci a refusé avec une courtoisie d'autant plus opiniâtre qu'elle se l'est vu proposer quatre fois de suite. Je devinais avec jubilation la raison pour laquelle elle se montrait si inflexible : ne rien déranger à cet ordre harmonieux que nous avions créé entre nos corps et nos visages. Je trouvais ce refus étonnamment frontal et explicite, de l'ordre de la déclaration, et vertigineux le peu de précaution qu'elle prenait pour me dissimuler son attirance. Une vieille dame aux cheveux gris n'allait pas nous faire renoncer à l'attachement que nos corps avaient commencé à éprouver pour les sensations que nous lui clos leur permettait de se communiquer – c'est cela qu'elle me disait. Nous avons fini par nous avancer dans la file d'attente sans altérer l'architecture de notre intimité. Seul un sourire à peine perceptible indiquait la connivence de ces deux corps dans leur mouvement synchronisé.

Nous avons récupéré nos chaussures. J'ai pris soin de me mettre à l'écart afin qu'elle sache quel sorte de sentiment elle éprouverait si je devais disparaître sans essayer d'établir le contact avec elle. Je me disais qu'au moment où je l'aborderais cette petite peur qu'elle aurait ressentie – un aperçu de la douleur qui nous étreint devant l'irréversible – pourrait l'encourager à transgresser ses principes et à laisser un inconnu lui adresser la parole. J'avoue ce seul instant de froideur stratégique.

Je l'ai suivie dans la galerie marchande mais seulement sur une trentaine de mètres ; l'aborder trop tard pourrait lui donner le soupçon que nos retrouvailles n'étaient pas dues à un concours de circonstances mais résultaient d'une filature qui lui paraîtrait d'autant plus angoissante qu'elle avait duré trois heures. Je marchais derrière elle en me rapprochant peu à peu. J'avais la sensation d'envoyer les sons de mes semelles directement dans ses pensées, où je craignais qu'ils ne la fassent paniquer ; mais peut-être se réjouirait-elle de me deviner derrière elle. J'ai accéléré le pas, je voulais la dépasser juste ce qu'il fallait pour pouvoir lui adresser la parole obliquement, sans la forcer à tourner la tête et surtout sans l'aborder trop de face ; c'était la peur de commettre des erreurs qui transmettait ces subtilités d'aiguilleur du ciel à la petite quantité de clairvoyance que l'affolement m'avait laissée. Et au moment où elle n'aurait eu qu'une légère rotation à me concéder pour écouter ma première phrase, je l'ai vue orienter son visage vers le mien.

Si j'avais renoncé, à cet instant précis, à lui adresser la parole, intimidé par la perspective de faire entrer dans ma vie une femme de cette stature ; si je lui avais dit : « Excusez-moi, je suis désolé, vous ai prise pour quelqu'un d'autre », avant de m'éloigner et de rentrer chez moi ; si j'avais pu savoir que l'aborder entraînerait mon existence dans une direction où je n'étais pas sûr de désirer qu'elle s'aventure, Victoria n'aurait pas trouvé la mort un peu moins d'un an après notre rencontre. Elle serait encore vivante aujourd'hui. Je ne vivrais pas retiré dans un hôtel de la Creuse, au bord d'une route séparé de Sylvie et des enfants, à ruminer ma culpabilité. Je n'aurais pas été détruit par le rôle que j'ai joué dans ce drame, ni par les deux jours de garde à vue qui en ont découlé. Le visage, les regards, le pitié de Christophe Keller ne se seraient pas installés dans ma conscience comme une obsession corrosive. Mais il se trouve que le visage de Victoria s'est tourné vers le mien et que j'ai basculé dans ce regard qui s'étonnait.

« Excusez-moi. Madame. Vous allez certainement me repousser. Mais je voulais vous dire. Et vous auriez raison. Et je précise qu'il n'est pas dans mes habitudes d'aborder des inconnues dans les centres commerciaux. »

Une amorce dé cousue. Est-ce pour mieux suivre le fil de mes pensées que je l'ai vue ralentir son allure au point de s'arrêter ? J'étais surpris d'obtenir d'elle, avec des phrases si laborieuses, qu'elle s'immobilise aussi vite.

« Mais voilà, tout à l'heure, quand je vous ai croisée dans la galerie marchande – vous vous souvenez ? »

Son regard m'a souri. Il eût été grossier d'attendre d'elle une réponse plus explicite. J'ai senti qu'elle allait se remettre en mouvement. Nous étions tendus tous les deux.

« Eh bien, dans les trois heures qui ont suivi, j'ai pensé à vous plusieurs fois. Pour être honnête, n'ai pas arrêté de penser à vous. Je me suis dit que j'aurais dû vous aborder. Je m'en voulais de ne pas avoir osé. Alors, quand je vous ai croisée à nouveau, je me suis dit que cette fois-ci je ferais en sorte de ne pas avoir de regret. Allez savoir où peuvent mener les regrets. Comment ils se transforment avec le temps. »

Elle m'a souri avec indulgence. J'ai observé autour de ses yeux de petites taches de rousseur. Je craignais qu'elle arrivait que son regard laisse échapper à son insu le désir et l'incrédulité qui y avaient percé quand nous deux personnes s'étaient frôlées, mais je sentais qu'elle essayait de maîtriser les expressions qui pourraient parcourir son visage et trahir ses pensées ; ses efforts de réserve me confrontaient à la neutralité d'une écoute attentive, il me semblait qu'elle désirait se concentrer, recueillir des données, vérifier l'exactitude de sa première impression, rester digne et respectable ; ou donner à ce contact le même sérieux un peu froid qu'elle voyait que j'y mettais. Car je n'étais pas sûr d'injecter dans mes regards à cause de la peur, beaucoup de sentiments.

« Dans le fond, pour quelles raisons se refuser, et refuser à une femme qu'on trouve belle, je veux dire une inconnue, de le lui faire savoir ? Je vous vois sourire. Vous me trouvez ridicule.

– Pas du tout. Je vous écoute avec la plus grande attention.

– Le même impact qu'un tableau devant lequel on passe et qui vous frappe par sa beauté. Une seconde peut suffire pour qu'un visage laisse un souvenir aussi durable, je ne sais pas, que les cinq heures d'un opéra... Vous comprenez ce que je veux dire ?

– Je pense que vos éloges sont disproportionnés. Ou alors vous excellez dans l'art d'aborder les femmes. Et je dois dire que votre technique est d'une grande efficacité. La preuve, je vous écoute sans bouger, toute prête à en entendre encore.

– Je n'ai aucune technique. Vous êtes la première femme que j'aborde depuis des années. »

Elle me regarde attentivement. Elle essaie d'interpréter l'expression de mon visage.

« Vous voulez que je vous dise la vérité ? Ce n'est pas dans la file d'attente que nous nous sommes croisés la deuxième fois, mais au moment où vous alliez pénétrer dans la salle de bowling. Je n'aurais pu voyais mal vous adresser la parole dans un endroit comme celui-là, où les dragueurs professionnels doivent pulluler. Je suis coupable, je vous l'avoue, de vous avoir regardée assez longtemps. »

Je lui adresse un sourire entendu. Elle m'examine d'un air suspicieux. Je continue sans lui laisser le temps d'approfondir ma réponse.

« Je vous ai regardée lancer des boules pendant un temps relativement long.

– Vous n'avez rien d'autre à faire que poursuivre des inconnues dans les salles de bowling ? me dit-elle avec dureté. Je déteste me savoir observée.

– J'ai adoré. Vous avez été éblouissante.

– Vous êtes décidément très emphatique.

– C'est pour trouver la force de vous parler. L'emphase est une forme d'énergie. Vous n'imaginiez pas le courage qu'il m'a fallu pour vous aborder.

– Vous n’avez pas répondu à ma question.

– Laquelle ?

– Ce que vous faites habituellement de vos journées.

– Essayez de deviner.

– Je ne sais pas. Vous m’avez l’air d’un cérébral. Je veux dire, en plus d’être emphatique et d’avoir du temps libre. Et vous dites *pulluler*. Alors un truc comme journaliste. Ou professeur de philosophie. Ou psychanalyste. Ou bien vous écrivez des pièces de théâtre. Vous êtes scénariste de cinéma.

– Pas du tout. Mais vous n’avez pas tort. Il y a quelque chose de juste dans cette perception. Mais mon métier n’est pas du tout, ou plus du tout devrais-je dire, un métier artistique. Hautement mental dans l’humain et la matière, mais plus du tout artistique.

– Vous le regrettez ?

– De quoi ? Que mon métier ne soit plus artistique ? Il m’arrive de le regretter. Mais le temps manque pour ce genre de loisir.

– Vous ne m’avez pas dit de quel métier il s’agissait.

– Architecte.

– Vous êtes le premier que je rencontre.

– Je suis maintenant directeur de travaux. Je planifie et synchronise l’intervention de toutes les entreprises. Je suis le chef d’orchestre. Je peux vous inviter à boire un verre ?

– Désolée, on m’attend. Une autre fois.

– Vous êtes certaine ? Juste un verre. Une vingtaine de minutes.

– On se verra une autre fois. Je pars demain mais je reviens dans un peu moins d’un mois. Vous travaillez à Paris ?

– Pas vous ?

– À Londres. Mais je voyage énormément.

– Vous savez, le temps qu’on perd à parler debout dans cette travée, vous ne pensez pas qu’on pourrait aller dans un endroit plus agréable ? Ma voiture n’est pas très loin. »

Je l’ai sentie qui hésitait ; ses yeux me dévoraient. Il aurait suffi que j’insiste pour qu’elle se laisse entraîner ; il aurait suffi que mon regard se mêle au sien quelques secondes supplémentaires pour que l’empire de l’attirance prenne le pas sur celui de la raison. Elle me disait d’accord : c’est d’accord. Des vibrations parcouraient son visage ; je voyais qu’elle était disposée, d’une manière ou d’une autre, à éluder son rendez-vous. Mais l’heure tardive, l’anniversaire de Vivienne, les Deneuve qui peut-être attendaient mon retour m’ont convaincu de remettre à un autre jour ce moment qu’elle était prête à m’offrir : « Je comprends, ne vous inquiétez pas, on se verra une autre fois », ai-je fini par lui dire. Elle m’a tendu sa carte, extraite avec agilité d’une poche extérieure de son sac, et j’ai lu attentivement les quelques mots qui s’y trouvaient, Victoria de Winter, Executive Vice President, avec le nom d’une entreprise surmonté d’un logo disgracieux.

« Je suis amenée à séjourner régulièrement à Paris.

– Qu’est-ce que c’est, cette entreprise ?

– À l’origine c’est un fleuron de l’industrie anglaise. Aujourd’hui c’est un groupe à capitaux internationaux, essentiellement américains, implanté dans une vingtaine de pays.

– Executive Vice President, c'est-à-dire ?

– DRH monde. Il va falloir que je vous laisse. Comment vous appelez-vous ?

– Je n'ai pas de carte sur moi. David Kolski.

– Appelez-moi. Ou envoyez-moi un mail. Je pars demain matin. Je vous dis, je reviens prochainement.

– Je dois aller à Londres dans une quinzaine de jours. Une information comme ça à tout hasard.

– Dans quinze jours. C'est-à-dire vers le 20 septembre. Il est probable que j'y serai. Donnez-moi vos dates par mail et je vous dis. De toute manière on se voit à Paris ou à Londres. »

Elle me sourit. Elle me regarde profondément. Un instant de silence qui s'étend. Et elle prononce cette phrase inouïe : « Et nous verrons si l'étincelle existe encore. »

J'avais pour principe de ne jamais revoir les femmes avec lesquelles je m'étais accordé une relation sexuelle – ou simplement d'intimité physique. J'agissais dans le plus strict anonymat, dans une ambiance de cambriolage, avec la discrétion d'un chat, en m'entourant des précautions les plus extrêmes : je dénudais ces femmes avec la même ferveur avide d'émerveillement qu'un cambrioleur qui s'aventure dans les ténèbres d'une maison inconnue, une lampe torche à la main, avec l'espoir d'exhumer une toile de maître, des bijoux, un coffre-fort, à la suite de quoi je m'éclipsais sans faire de bruit en essayant de ne laisser derrière moi aucune trace d'effraction – et chacune de ces rencontres s'inscrivait dans mon souvenir comme un moment unique qui aurait pu ne jamais exister. Je me disais qu'une expérience érotique adultérine ne peut avoir de conséquence si elle demeure strictement ponctuelle et se résume ainsi au seul souvenir qu'elle a laissé dans la mémoire de ceux qui l'ont vécue, alors qu'une récurrence entraîne l'apparition d'une droite qui passe par ces deux points, elle s'orienta et donne un sens à ce qui n'était qu'une unité poétique en suspension, et c'est alors qu'un début de narration apparaît, et donc une dimension morale, l'idée d'une trahison ou d'une tromperie. Je n'avais jamais dérogé à ce principe de prudence et d'intégrité morale (oui, d'intégrité morale, de rectitude, j'insiste sur ce point) depuis que je vivais avec Sylvie ; je n'avais connu d'expériences de ce genre qu'avec des inconnues abordées dans la rue, je m'étais toujours interdit toute relation de séduction avec des femmes de mon milieu professionnel, de mon réseau amical ou de la ville où j'habite, afin d'éradiquer tout risque de situations complexes ou d'enchevêtrements périlleux.

Les femmes qui ces dernières années s'étaient laissé entraîner dans ces rendez-vous présentaient une caractéristique d'être moyennement jolies, ou bien considérées comme moyennement jolies par la plupart des hommes. La rapidité avec laquelle il importait qu'elles se décident dépendait pour une large part de l'urgence de leur désir, et j'obtenais plus aisément l'émergence d'une pulsion irréfléchi si elles s'émerveillaient d'avoir été approchées avec délicatesse par un homme qu'elles trouvaient différent. Les égards, les scrupules, la courtoisie avec lesquels mes phrases se déployaient agissaient sur leur imaginaire à la manière d'un sortilège ; elles n'étaient pas accoutumées à être traitées comme des princesses, contrairement à ces jeunes femmes au physique avantageux qui depuis les premiers jours de leur adolescence ont l'habitude d'être entreprises par les hommes. (De surcroît j'ai toujours préféré aux jolies femmes les femmes quelconques dont un détail ou quelque chose qui émanait de leur présence avait le pouvoir de m'exciter. Qu'un trésor, qu'une pierre précieuse se mette à luire comme pour moi seul, au milieu de leur banalité, par exemple de jolis pieds, une peau de miel ou l'expression d'un regard, constituait pour moi une expérience érotique indépassable. Je ne sais pas comment le dire mais leur banalité décuplait le désir qu'un ingrédient de leur personne avait de déclencher.) Souvent, leur modeste extraction sociale facilitait les choses ; elles n'étaient jamais de riches bourgeoises ni des femmes de pouvoir occupant des postes élevés mais des étudiantes, des secrétaires de direction, des attachées commerciales, des vendeuses de parfumerie ou de grands magasins. Victoria était la première femme de cette stature que j'abordais, intimidante, évoluant dans les hauts sphères de l'industrie, disposant d'un pouvoir d'achat largement supérieur au mien.

Je dois admettre que d'une manière générale ces aventures se révélaient décevantes, pour la raison précise qui les avait rendues envisageables d'un point de vue moral : du temps leur avait manqué pour s'épanouir et devenir intéressantes, et surtout pour que je sois capable de m'affranchir de ma timidité. La plupart du temps, au moment de pénétrer ces femmes, je n'avais plus d'érection, ou bien celle-ci s'atténuait nettement après quelques minutes d'un rapport prometteur. Pour quelle raison ? Il arrivait que j'éprouve une répulsion inattendue à l'égard de ces corps qu'emporté par une excitation irrésistible j'avais littéralement ramassés dans la rue. Ou alors des pensées pernicieuses qui remontaient des zones les plus anciennes de mon cerveau ne tardaient pas à enrayer ma confiance et perturber la quiétude dans laquelle le plaisir que je prenais avait commencé à me laisser glisser. Je redoutais de ne pas être en mesure de procurer à ces jeunes femmes la jouissance que l'éloquence déployée pour les séduire leur avait laissé supposer qu'elles trouveraient auprès de moi – à la faveur d'une prestation que je les suspectais brusquement de trouver misérable. Ou bien encore la situation dans laquelle je m'activais m'apparaissait tout à coup comme absurde, mortifère, d'une tristesse épouvantable ; je me disais qu'il fallait être dans un état de dénuement affectif réellement préoccupant pour en être réduit à mendier de cette manière, à la va-vite, auprès d'une créature des plus quelconques échouée nue sur le matelas d'un deux-étoiles, ces petites miettes d'amour et de consolation. Le désespoir qui en réalité m'avait conduit dans cette chambre sans que j'en prenne vraiment conscience se répandait dès lors dans ma cervelle en même temps que j'essayais de faire l'amour à ce corps inconnu, lequel m'apparaissait soudain dans toute sa solitude, terriblement fragile et vulnérable, humain, comme un fragment métaphysique. S'allonger sur une étudiante à peine attirante abordée dans la rue deux heures plus tôt n'est-il pas la chose la plus pathétique qu'un homme marié et père de deux enfants, directeur de travaux sur le chantier d'un hôpital ou d'un collège, est en mesure d'envisager ? Je sentais bien qu'aucune félicité ne pourrait naître dans le bas-ventre de cette jeune femme à partir d'un accouplement aussi abrupt et arbitraire, mécanique, entre deux corps qui ignorent tout l'un de l'autre. J'anticipais le dégoût qui finirait par suinter de sa honte, je devinais les remords qui avait commencé à envahir ses pensées, je me haïssais d'avoir été assez habile pour l'attirer dans un hôtel aussi miteux, contre ses intérêts, à rebours de sa beauté intérieure, afin de servir d'exutoire à un homme en perdition. Je retirais du sexe de la jeune femme un embout flasque et visqueux, je souriais, je posais sur ses lèvres un bref baiser d'excuse, je roulais sur les draps et me serrais contre son corps. Je la caressais, je la faisais jouir avec ma langue (chacun de ces échecs augmentait ma dextérité en la matière), elle s'efforçait de ranimer mon sexe avec ses lèvres mais finissait par se rhabiller et par sortir de la chambre sans prononcer le moindre mot (je la faisais partir par une réserve glaciale destinée à l'éloigner de moi au plus vite, j'avais les yeux fermés, je l'entendais se rhabiller et ne rouvrais les paupières qu'une fois la porte claquée), m'abandonnant sur le lit, submergé par le remords. Ces moments laissaient derrière eux une impression d'erreur et de dégoût, mais aussi le sentiment d'une rédemption, comme si j'étais parvenu à me libérer de la bassesse qui avait dominé mes pensées pendant les derniers jours. Je m'élançais vers Sylvie en remontant à contresens le processus d'évasion, les perspectives s'inversaient, je courais en direction de mon foyer avec la hâte d'un amoureux transi. C'était ma femme qui de nouveau incarnait le désir, la plénitude et l'harmonie, supplantant les illusives mystères du vaste monde et des jeunes femmes fugaces que j'y croisais, illuminées comme des vitrines de Noël par le seul fait qu'elles demeuraient si lointaines, inaccessibles. La plupart de ces expériences me révélaient que ce n'était pas la vie conjugale qui en définitive représentait la désolation du réel (comme j'avais la faiblesse de supposer à intervalles réguliers, imaginant qu'une existence aussi délimitée me privait de jouissances fantastiques, d'expériences inouïes, de sensations réellement singulières), mais ces jeunes filles

brièvement merveilleuses que j'abordais dans la rue.

J'exagère : il arrivait que je partage avec elles une complicité d'une douceur bouleversante. Ma mémoire est constellée de ces moments suspendus (dans la plupart des cas le prénom de ces jeunes femmes a été effacé par l'oubli, mais j'ai gardé une sensation assez nette de leur physique, il peut s'agir de la douceur d'une peau, d'un regard, d'un sourire, d'une attitude, d'un geste, d'un profil, d'une poitrine, de la texture d'un épiderme), étoilés dont la lumière si suggestive, quand j'en évoque le souvenir, m'introduit pour chacune d'elles dans une période précise de ma vie, un contexte, une saison ou un état d'esprit. Elle était rousse, nous venions de faire l'amour, j'ignorais si elle avait joui, j'avais subitement débandé, en plein rapport furieux contre moi-même, « T'inquiète pas, c'est pas grave, c'était très bien », me disait-elle avec une indulgence d'une humanité confondante. Nous nous parlions blottis l'un contre l'autre en nous touchant les doigts. Novembre ; dix-huit heures ; j'aimais ses ongles ; nous entendions des gouttes de pluie contre les vitres, une nuit noire et profonde, pleine de lumières mouillées, de brume et d'une douceur humide, de vent et de feuilles mortes piétinées sur les trottoirs. J'aurais voulu que cet instant ne s'arrête pas, que cette enclave abrite mes folles fragilités pendant de longues années, sans qu'il soit nécessaire de bouger, de sortir de ces draps. Elle s'appelait Aurélie. Un autobus passait dans la rue, des klaxons s'élevaient des embouteillages comme des cris d'oiseau d'une forêt vierge. Nous n'avions pas allumé la lumière quand nous avons pénétré dans la chambre deux heures plus tôt et à présent seule la clarté des lampadaires permettait à nos corps d'émerger de la pénombre. Nous nous endormions ; la jeune femme me réveillait par des baisers, « Il est neuf heures passées, on s'est endormis, tu ne dois pas rentrer chez toi ? » Je lui demandais de me parler de sa vie, je caressais sa poitrine avec douceur ; nous ne songions plus à faire l'amour, ayant compris que nous étions dans cette chambre pour autre chose. « Il va être bientôt minuit, il faut que j'y aille », me disait la jeune femme en soupirant, « D'accord, vas-y, échappe-toi », elle se levait du lit d'un bond, je la regardais s'habiller avec tendresse, « Tu sais, Aurélie, j'adore ton corps », il arrivait qu'elle s'interrompe pour braquer sur moi un sourire de gêne et de reconnaissance. « C'est la première fois qu'un homme me regarde comme ça, ça fait un drôle d'effet. – J'adore ton corps, je te trouve belle, je pourrais te regarder sans interruption pendant des mois et des années. – Tu es fou, je suis tombée sur un malade. Tu n'as pas tort. – En plus je suis trop grosse, regarde ces fesses, ces cuisses, je suis moche. – Pas du tout, tu n'es pas moche du tout. » Elle achevait de nouer ses lacets puis venait se pencher sur mon visage, vêtue d'un anorak, une écharpe rouge enroulée autour du cou, pour me donner et recevoir un long baiser, « Voilà mon numéro, me disait-elle à l'oreille, j'aimerais bien qu'on se revoie, appelle-moi si tu veux », avant de disparaître.

Sans l'avoir décidé, sans pouvoir non plus vraiment me l'expliquer, il y avait maintenant cinq ans que je n'avais plus persuadé aucune inconnue de m'accompagner dans un hôtel. Mes pulsions sexuelles s'étaient calmées, je n'avais plus le temps de traîner dans les rues, je crois qu'ayant vieilli me manquait l'audace, le courage, la détermination qu'exigeait la mise en œuvre de la plupart de ces aventures. Alors qu'on parle toujours des déchaînements libidineux qu'entraîne la quarantaine, ce désir de séduire avait disparu cinq ans auparavant, à l'âge de trente-sept ans, pour ne plus reparaître. Et Victoria ? En dehors du fait qu'elle me plaisait, qu'est-ce qui m'avait poussé, dans ce cas, à aborder Victoria, et qu'est-ce que j'attendais d'une telle rencontre ? Allais-je l'emmener dans un hôtel quatre étoiles pour un unique rendez-vous sexuel ? En dépit du fait que j'étais marié et que j'aimais ma femme (ne plus vivre avec elle me paraissait tout simplement inconcevable), la perspective de tomber amoureux m'avait-elle effleuré ? Je n'avais aucune envie d'avoir une maîtresse, ni de compliquer mon existence en basculant dans la passion.

Si une personne m'avait suivi, pendant ces dernières heures, et m'avait observé avec soin, m'avait vu aborder Victoria, et nous avait regardés parler au milieu de la foule ; si cette personne qui avait vu Victoria me remettre sa carte, et moi l'examiner avec émerveillement, m'avait suivi jusqu'à ma voiture en me demandant si par hasard elle pourrait s'asseoir auprès de moi ; si cette personne assise à mes côtés tandis que je rentrais chez moi dans l'euphorie de cette rencontre providentielle rêveur, le sexe dur, tambourinant le volant avec mes poings ; si cette personne assise à mes côtés regardant la route par le pare-brise m'avait demandé de lui expliquer pour quelles raisons j'avais fini par aborder cette femme, je me serais trouvé bien en peine de lui fournir une réponse rationnelle. « Ça semblerait que cette rencontre vous procure un grand bonheur, seriez-vous en mesure de me dire ce qu'il contient ? » J'aurais réfléchi pendant de nombreuses minutes en regardant par le pare-brise l'autoroute A11 que j'avais prise, « Vous voulez savoir ce que contient ce bonheur ? aurais-je dit à la personne assise à mes côtés. – Tout à fait, ce qu'on trouverait à l'intérieur si on avait la possibilité de l'ouvrir comme un coffre-fort, ou d'y introduire une caméra miniature comme dans le ventre d'un malade », je roulais sur la file de gauche, relativement vite, le clignotant enclenché, « Mais surtout j voudrais savoir ce que vise ce bonheur, ce qu'il regarde, dans quelle direction, je voudrais savoir si vous savez où ce bonheur pourrait conduire votre vie », le trafic était fluide, à vingt-deux heures il y avait en général assez peu de monde sur ce trajet et je me disais qu'avec un peu de chance les Deneux seraient encore à la maison quand j'arriverais. J'aurais longuement réfléchi avant de répondre que je savais de quelle nature était ce bonheur qui m'étreignait, mais qu'il serait difficile pour moi de le décrire, « Mais surtout, pourquoi voulez-vous que ce bonheur que j'éprouve me conduise quelque part ? Le bonheur ne peut-il être un simple état, une atmosphère qui se répand dans les pensées, dans les corps, les veines, procure à la réalité un relief particulier, comme si soudain le monde vous acclamait, vous invitait à une grande fête donnée en votre honneur, donnée en votre honneur par le ciel, les arbres, la lumière, la nuit, même si ce soir il pleut quelques gouttes, et que d'énormes nuages encombrant le paysage ? » J'aurais tourné la tête vers la personne assise à mes côtés et je lui aurais dit que je préférerais ne me poser aucune question et ne pas atténuer la félicité que me procurait cette petite carte glissée dans la poche de ma veste, où se trouvaient consignés un numéro de téléphone, une adresse londonienne, un patronyme aux radiations si mystérieuses. J'aurais demandé à la personne assise à mes côtés pour quelle raison il lui semblait qu'il fallait s'interroger sur la finalité de mon comportement. « Vous mesurez le risque de ce genre d'attitude, n'est-ce pas ? m'aurait-elle répondu. – Que voulez-vous dire par là, de quel risque voulez-vous parler ? – Je veux parler du risque de laisser entraîner dans une situation périlleuse, de se réveiller tout à coup au milieu de la cage aux lions, sans l'avoir vraiment voulu ni même anticipé, pour cette raison qu'on a fait preuve de la plus grande hypocrisie, ou, si vous préférez, pour cette raison précise qu'on a refusé, quand il était encore possible de le faire, de se demander où on allait. » Je venais de doubler un poids lourd, il s'est mis à pleuvoir, j'ai actionné les essuie-glaces, « Ça vous ennuie si nous écoutons un peu de musique ? – Pourquoi du tout, allez-y », j'ai mis en route le lecteur de CD en allant directement sur la piste numéro 3, dont les notes de piano sont apparues, « Qu'est-ce que c'est ? m'aurait demandé la personne assise à mes côtés. – Les dernières pièces pour piano de Franz Liszt, je n'arrête pas de les écouter, je les trouve bouleversantes ».

J'ai écouté la musique en silence pendant quelques minutes. Je me suis dit que le seul moyen de ne pas faire comprendre serait de décrire la sensation dans laquelle je vivais depuis la fin du mois d'août. Elle seule pouvait expliquer que je me sois trouvé dans l'obligation de ne pas laisser Victoria se volatiliser. Ce qui s'était produit ne pouvait s'examiner sous le seul angle du principe de finalité. Il n'en demeurait pas moins indiscutable qu'à un moment ou à un autre je me trouverais confronté à

question de mes intentions, et plus tard à celle de mes actes, « De ce point de vue je ne peux que vous donner raison », mais pour l'instant je préférais me délecter de l'enchantement où m'avait précipité la rencontre que je venais de faire, magique, providentielle. Au milieu du réel le plus attristant (dans une galerie marchande, au sortir d'une boutique de jouets, sur le chemin d'un parking souterrain, à la fin d'une journée harassante), un événement s'était produit qui avait fait vibrer les profondeurs les plus lointaines de mon imaginaire. J'avais le sentiment, depuis déjà un certain temps, de cheminer le long d'un mur, un mur austère, élevé, interminable, qui me privait de toute lumière, et c'est un peu comme si le surgissement de Victoria était parvenu à y faire apparaître un interstice, et par cette ouverture un espace s'était laissé entrevoir, tout près, à ma portée, de l'autre côté du rempart, où j'ai pensé que j'aurais pu disparaître. Je connaissais par cœur l'aspiration qui venait de me saisir, je savais qu'elle avait pour objet cet ailleurs indiscernable qui miroitait dans mes rêves depuis toujours, « Il se trouve que depuis quelques jours je vivais dans l'espoir que la réalité s'entrouvre pour me laisser passer, avant qu'elle ne se referme derrière moi ». J'étais littéralement dominé par l'intuition qu'il *pouvait* se passer quelque chose – et cet espoir suffisait à me rendre heureux, habitait mon mental comme une chanson qui serait invitée dans ma tête, une chanson obsédante, pour mon plus grand plaisir.

Un rire énorme aurait retenti dans l'habitacle, j'aurais tourné la tête vers la personne assise à mes côtés, « Mais de quoi parlez-vous ? m'aurait-elle demandé en essayant de surmonter son hilarité. Je ne comprends rien, tout cela est vraiment désopilant, vous n'êtes quand même plus à un âge où l'on croit encore aux contes de fées ! À quel type de lieu vous référez-vous quand vous parlez de cet ailleurs indiscernable ? » Je lui aurais répondu que tout cela était très flou (« Y compris pour moi-même »), que cet ailleurs ne portait pas de nom. « Ce que je sais c'est qu'il a toujours scintillé dans mes rêves comme une promesse de plénitude et de consolation. Je me dis par moments que je n'aspire à rien d'autre qu'à sortir du réel, même si j'ignore ce que veut dire exactement cette expression. » Cet ailleurs n'avait jamais existé qu'à travers la sensation qu'un lieu ultime s'offrirait peut-être un jour pour m'accueillir, personnifié dans la plupart de mes rêveries par une femme rencontrée par hasard. Elle s'agissait d'une sensation intermittente, d'intensité variable en fonction de mes humeurs et des saisons, mais pour le rayonnement poétique de laquelle j'éprouvais depuis l'adolescence un attachement sans doute exagéré. Certes, la béatitude que cet état d'attente répandait dans ma vie intérieure me laissait parfois penser que ce dernier était lui-même le lieu énigmatique qu'il désignait – cet espoir d'évasion ne servait peut-être à rien d'autre qu'à me rendre l'existence supportable, à me faire endurer les efforts, les tensions, la tristesse et toutes les déceptions qui l'accompagnaient. D'ailleurs, les rares fois où j'avais cessé d'y croire, les rares fois où j'avais cessé d'être convaincu qu'un événement qui était sur le point de survenir allait me permettre de m'évader de l'étroitesse de mon existence, je m'étais trouvé dans la situation de reconnaître (et de m'en ouvrir à un généraliste) que je traversais sans doute une phase de dépression (et ce dernier m'avait prescrit du Prozac). Je dois cependant préciser la chose suivante, c'est que cette attente d'un événement décisif imminent fautive qu'en réalité je n'ai jamais considéré mon existence comme désastreuse. « Vous comprenez ce que j'veux dire ? aurais-je demandé à la personne assise à mes côtés. Je ne peux pas affirmer que ma vie ne me plaît pas, mais seulement dans la mesure où rien ne m'interdit d'espérer que quelque chose va se produire qui va la modifier en profondeur – et la rendre un peu moins détestable qu'elle ne l'est. J'aime ma vie à travers le rêve dont elle s'est imprégnée que quelque chose va bientôt la déplacer, un miracle, un miracle, une rencontre, une proposition professionnelle inouïe, un événement inattendu ou une idée géniale qui germerait dans mon cerveau. *C'est ce rêve-là que j'aime quand j'aime ma vie*. Voilà un paradoxe amusant, vous ne trouvez pas ? » Je suis sans doute ce qu'on appelle un rêveur même si ma profession m'inscrit dans le réel le plus intransigeant, ce qui m'oblige à adopter

quotidiennement une attitude organisée et pragmatique, infiniment concrète et orientée vers la matière, à l'opposé de ce vers quoi le rêveur se laisse en général entraîner. Je suis sûr que nous sommes nombreux dans ce cas : on serait surpris de découvrir les stratagèmes que la plupart de nos contemporains se voient contraints d'élaborer (et les contes de fées dont ils doivent nourrir leur propre imaginaire en plus de celui de leurs enfants) pour ne pas s'écrouler, pour obéir avec entrain à la sonnerie de leur réveil, pour endurer ce qu'ils endurent sans que l'humiliation qu'ils en éprouvent ne les abatte – et ainsi on achèverait de se convaincre que l'existence n'est qu'un lugubre exercice de survie. C'est tout cela que je me serais mis à expliquer à la personne assise à mes côtés pour lui rendre intelligible mon comportement dans la galerie marchande, et d'ailleurs j'aurais fini par lui dire : « Je vais vous raconter une histoire qui m'est arrivée il y a longtemps. Elle vous aidera peut-être à comprendre pour quelles raisons j'ai abordé cette femme sans me poser la plus petite question. » J'ai quitté l'autoroute par la sortie de Rambouillet. Je n'étais plus qu'à quelques kilomètres de ma maison.

J'avais dix-neuf ans, j'étudiais l'architecture, j'étais avec Sylvie depuis un an (mais elle vivait toujours chez ses parents), j'habitais dans une chambre de bonne de sept mètres carrés à Saint-Germain-des-Prés. Je rentrais d'un dîner où j'avais bu pas mal d'alcool, il devait être aux alentours d'une heure du matin, je venais de me glisser dans mon lit quand une envie urgente de me rendre aux toilettes m'a saisi, sans doute à cause des plats que nous avions mangés, indiens, de qualité médiocre. J'ai toujours trouvé délirant qu'une histoire aussi décisive soit partie d'un événement à ce point dérisoire. À l'époque, à peine un an après avoir quitté la maison familiale, je ne m'étais pas encore affranchi de certaines directives maternelles (je rentrais chaque week-end chez mes parents pour me laver, faire nettoyer mes vêtements et recevoir la somme d'argent avec laquelle je vivais), ce qui explique que je dormais vêtu d'un pyjama, chose absurde que j'ai du mal à concevoir que j'aie pu faire, adulte, étudiant, à Paris, mais l'histoire que j'ai vécue porte la trace indélébile de ce anachronisme. J'ai enfilé un pantalon et un imperméable par-dessus ce ridicule costume nocturne puis je me suis rendu dans des toilettes publiques édifiées boulevard Saint-Germain à proximité de mon immeuble, presque à l'angle de la rue du Bac. Il m'était devenu insupportable d'utiliser les sanitaires aménagés à l'étage des chambres de bonne, et de me soulager accroupi, perclus de crampes, et surplomb d'un orifice en ciment (je devais me tenir aux murs pour éviter de basculer en arrière), bien que j'avais pris l'habitude d'aller faire mes besoins à l'extérieur, comme le font les chiens.

Je me trouvais sur le chemin du retour quand une jeune femme qui traversait la rue du Bac me murmura, au moment où nous allions nous croiser, « Quel beau garçon », sans s'arrêter ni même se retourner (ce que j'ai pu vérifier en regardant s'éloigner sa silhouette énigmatique, auréolée d'une chevelure volumineuse de couleur brune). J'étais en train de devenir un adulte, les stigmates de mon adolescence s'estompaient peu à peu, je commençais à comprendre que certaines femmes pouvaient me trouver beau ou à leur goût – mais néanmoins je n'avais pas imaginé que je pourrais séduire dès le présent une femme aussi exceptionnelle. Trois paramètres m'ont dissuadé de courir derrière elle : en premier lieu le dépit du droit que me donnait sa phrase de lui adresser la parole, en premier lieu ma timidité vis-à-vis des femmes, en second lieu que cette inconnue ne se soit pas retournée pour appuyer son compliment d'un sourire, en troisième lieu le grotesque costume de dompteur dissimulé sous mes vêtements. Si je suppose qu'elle me laisse l'aborder, et qu'elle tolère ensuite que je lui tiens compagnie, je devrais me contenter de marcher dans la rue à ses côtés, le col de mon imperméable rabattu sur ma gorge.

si elle insistait pour qu'on aille boire un verre dans l'un des bars encore ouverts de Saint-Germain des-Prés, que pourrais-je lui répliquer sans me couvrir de ridicule ? Cela étant, si je m'étais trouvé habillé normalement, aurais-je osé la rattraper ? Pour lui dire quoi ? Que dire à une jeune femme qui vient de vous confier, dans le murmure d'un regard appuyé, « Quel beau garçon », que répondre à une telle phrase sans avoir l'air d'en réclamer les dividendes ? Même aujourd'hui, aguerri par l'expérience que m'ont transmise les vingt-trois années qui se sont écoulées depuis cette nuit-là, je ne vois pas quelle attitude il aurait convenu d'adopter ni quelle phrase il aurait fallu lui dire – sauf à considérer qu'une extrême maladresse (manifestée par un empilement de mots déracinés, de phrases tronquées, d'hésitations et de soupirs) eût été le comportement le mieux adapté à la situation. Il eût fallu qu'avec l'audace elle aille au bout du compliment peut-être inconséquent qui lui était monté aux lèvres, qu'elle ajoute, après un bref silence, « Venez, je vous emmène », ce qu'elle n'avait pas fait (elle n'avait pas pris la peine, même, de se retourner).

J'ai franchi le seuil de ma mansarde accablé par le regret de m'être enfui (l'étroite spirale de l'escalier m'avait lancé dans d'insidieuses ruminations qui s'étaient amplifiées de marche en marche et d'étage en étage), furieux de disposer d'une quantité si pitoyable de génie poétique. Une femme sublime qui dans la rue me lance « Quel beau garçon » peut s'éclipser dans les ténèbres sans que j'aie tenté de lui répondre ? C'est alors que propulsé par la colère j'ai violemment frappé un mur avec mon poing (dont j'ai eu peur un instant d'avoir brisé les phalanges) avant de me dire que je pouvais toujours partir à sa recherche – en raison de la hauteur de ses talons, sa silhouette se déplaçait dans la nuit avec une lenteur de procession. J'ai retiré mon pyjama, j'ai revêtu sans les choisir les vêtements qui me tombaient sous la main, j'ai dévalé à toute vitesse l'escalier en colimaçon, j'ai couru jusqu'à l'endroit exact où nos présences s'étaient frôlées. Je me suis dit qu'à cause de l'alcool fort, blanc indien, que j'avais bu en quantité, ni l'inconnue qui l'avait dite ni la phrase qui m'était parvenue n'avaient peut-être existé. Je me suis précipité dans la direction qu'elle avait prise, j'ai remonté les larges foulées le boulevard Saint-Germain, le trottoir défilait sous mon regard à toute vitesse en même temps qu'apparaissaient, alternatives et clignotantes, à droite et à gauche, les pointes de mes chaussures, je courais comme dans un rêve en ignorant les rares passants que je croisais – avant qu'ils brusquement m'arrêtent. Je suis resté immobile quelques secondes, perplexe, essoufflé. Que faire ? Peut-être avait-elle bifurqué dans une rue perpendiculaire ? Si elle était restée à cheminer sur le boulevard, l'allure à laquelle je me précipitais vers son image m'aurait permis de la rejoindre depuis longtemps, et je lui parlerais. Que lui dirais-je ? Je l'ignorais. Porté par une pulsion soudaine, j'ai décidé d'emprunter la rue Saint-Guillaume et d'orienter mes recherches vers la Seine. Une femme de cette nature, nocturne et romanesque, ne pouvait que se sentir attirée par ses eaux noires et lourdement mouvantes, métaphysiques, scintillantes de reflets. J'ai couru au milieu de la rue Saint-Guillaume jusqu'à la rue de l'Université que j'ai prise sur ma droite pour rejoindre la rue des Saints-Pères et continuer ma descente vers le fleuve. Il m'arrive de penser que les souvenirs que j'ai gardés de cette poursuite proviennent d'un rêve que j'ai pu faire sur mon lit d'étudiant et non pas d'événements que j'ai vraiment vécus. Parfois, quand on s'apprête à s'endormir, on se met à courir dans un espace obscur, et aujourd'hui je ne peux pas dire avec certitude si je n'ai pas poursuivi cette inconnue dans une ville onirique, à l'intérieur d'un court métrage d'assoupissement. Je courais depuis longtemps sans ressentir la plus petite fatigue, je me donnais l'impression d'être un ballon lancé par un enfant dans un couloir d'appartement, les parois grises de la rue défilaient de part et d'autre de mon visage au moment précis où j'atteignais la rue des Saints-Pères en m'immobilisant pour surveiller l'alentours d'un œil alerte – je me suis retrouvé en face d'elle. J'avais surgi à l'angle de ces deux rues un bref instant avant qu'elle ne l'aborde, si bien qu'elle m'avait vu débouler sous ses yeux comme un

projectile affolé, échevelé, profondément désordonné et rougeoyant, elle avait continué d'avancer j'avais tourné la tête dans sa direction à la seconde précise où elle arrivait sur moi. Son visage m'était apparu brutalement (en gros plan) comme une vision que la nuit (que le plus beau des rêves) avait fait éclore sous mes yeux (dans mon imaginaire). Elle était devant moi comme un portrait photographique. Elle m'a souri. Je l'ai trouvée sublime. Elle frissonnait comme un arbuste. Je respirais sur un rythme affolé. J'étais gêné qu'elle m'ait surpris la pourchassant comme un barbare, j'aurais préféré me faire passer pour un promeneur méditatif qui l'aurait croisée par hasard pour la deuxième fois, « Tien, vous ici, quelle drôle de coïncidence... », mais mon état ne laissait subsister le moindre doute sur le fait que je l'avais cherchée dans la nuit avec l'acharnement d'une jeune femme qui remue la multitude de son sac à main pour y trouver un bâton de rouge à lèvres. Je ne disais rien. Aucune phrase ne me venait à l'esprit. De toute manière, qu'elle m'ait surpris en train de lui courir après me dispensait de dire le premier mot, c'était à elle de me répondre. Elle s'est retournée au moment précis où un taxi surgissait, elle a levé la main, la voiture s'est arrêtée, nous sommes montés. « Bonsoir », a-t-elle dit au chauffeur avant de lui donner une adresse que je n'ai pas mémorisée (des noms de rue divers m'étaient venus à l'esprit dans les semaines qui ont suivi, dont je me persuadais qu'elle les avait prononcés) ; en revanche, je me souviens qu'à une question que le chauffeur lui a posée, elle a fourni l'information que l'immeuble où nous allions passer la nuit se situait dans le neuvième arrondissement.

Je me suis retrouvé dans un appartement qui avait l'air de ne connaître aucune limite. Elle m'avait expliqué dans l'escalier que le propriétaire avait suspendu l'électricité mais en omettant de lui indiquer l'emplacement du disjoncteur et c'est pourquoi nous allions nous éclairer grâce à des chandeliers, « Ce qui n'est pas sans charme, vous en conviendrez », avait conclu mon inconnue en enfonceant la clé dans la serrure (sans que j'ose lui poser la plus petite question sur aucune des données qui venaient de m'être communiquées, c'est-à-dire sur le propriétaire, sur la nature de leurs liens ou sur les raisons de cet hébergement). Après avoir allumé les bougies avec un briquet en argent qu'elle avait sorti d'une poche de son sac à main (sans enlever son manteau estival), nous avons commencé à marcher. L'obscurité accentuait la sensation que me procurait cet appartement de devenir aussi étendu qu'une forêt à mesure que nous nous enfoncions dans ses méandres. Il semblait que les couloirs n'avaient pas pour utilité de le traverser mais qu'au contraire ils conduisaient au plus profond de la matière nocturne pour en atteindre le cœur. Mon inconnue marchait devant moi sans dire un mot, poussant de lourdes portes, me précédant dans des abîmes de ténèbres et d'immobilité. Nous avons fini par pénétrer dans une pièce, « Nous y voici, je vous en prie », où je me suis avancé prudemment protégé de la nuit qui m'encerclait par la clarté intime du candélabre. Il m'est apparu au bout de quelques minutes (à mesure que la jeune femme allumait les bougies qui se trouvaient disséminées un peu partout dans la pièce) que cet espace avait l'air d'hésiter entre les fonctions de bureau, de salon, de bibliothèque, de salle de musique et de chambre à coucher, mais il est probable qu'il les assumait toutes et que mon inconnue s'y adonnait à des activités concurrentes. « Installez-vous où vous voulez », m'a-t-elle dit en désignant avec ses doigts différentes solutions – deux canapés, un canapé méridienne, une banquette contre un mur et un coin salon composé de plusieurs fauteuils. J'ai choisi de prendre place sur un canapé isolé, calculant que l'absence de siège d'appoint l'obligerait à venir s'asseoir à mes côtés (sur un dispositif suffisamment étendu pour qu'il fût possible de bavarder sans s'effleurer, s'il se révélait que c'est de cette manière que nous devons passer la nuit). « Je vais maintenant apporter quelque chose à boire, avez-vous une préférence pour un alcool en particulier ? ai-je entendu mon inconnue me déclarer.

- [download The Big Bang Theory and Philosophy: Rock, Paper, Scissors, Aristotle, Locke \(The Blackwell Philosophy and Pop Culture Series\)](#)
- [Ground-Up City: Play as a Design Tool pdf, azw \(kindle\)](#)
- [The Unhealed Wound: The Church, the Priesthood, and the Question of Sexuality pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [And Here's the Kicker: Conversations with 25 Top Humor Writers on Their Craft \(Extended Edition\) pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [download online Indian Mythology: Tales, Symbols, and Rituals from the Heart of the Subcontinent online](#)
- [click Castles \(Crown's Spies, Book 4\) pdf](#)

- <http://www.celebritychat.in/?ebooks/The-Big-Bang-Theory-and-Philosophy--Rock--Paper--Scissors--Aristotle--Locke--The-Blackwell-Philosophy-and-Pop-C>
- <http://transtrade.cz/?ebooks/Mogworld.pdf>
- <http://damianfoster.com/books/Structural-Dynamics-and-Vibration-in-Practice--An-Engineering-Handbook.pdf>
- <http://academialanguagebar.com/?ebooks/The-Coldstream-Guards--Men-at-Arms--Volume-49-.pdf>
- <http://cambridgebrass.com/?freebooks/Indian-Mythology--Tales--Symbols--and-Rituals-from-the-Heart-of-the-Subcontinent.pdf>
- <http://jaythebody.com/freebooks/Castles--Crown-s-Spies--Book-4-.pdf>